

Dynamique des référents d'actes de langage

Laurent Roussarie
UMR 8094 Lattice
CNRS & Université Paris 7
Case 7003
2, place Jussieu
75251 Paris Cedex 05
laurent.roussarie@linguist.jussieu.fr

1 Introduction

L'objet de la présente communication part de deux observations. La première découle d'une remarque Stalnaker (1978) sur le rôle *sémantique* effectif des actes de langage en tant que phénomènes observables. Stalnaker fait observer que les actes de langage qui constituent une conversation font évoluer le fond commun de connaissances des interlocuteurs non seulement par leur contenu sémantique, mais aussi – et c'est ce qui m'intéresse ici – en tant qu'événements observables. Lorsqu'un interlocuteur parle, il *se passe* quelque chose, et l'occurrence de ce quelque chose vient s'ajouter au fond commun de connaissances que partagent les participants à la conversation.

The fact that a speaker is speaking, saying the words he is saying in the way he is saying them, is a fact that is usually accessible to everyone present. Such observed facts can be expected to change the presumed common background knowledge of the speaker and his audience [...] (Stalnaker, 1978, p. 323)

La seconde observation – et c'est un corollaire de la première – est qu'un certain nombre de procédés linguistiques permettent de faire référence à ces actes de langage. Dans cette communication, je présenterai d'abord quelques uns de ces procédés en précisant clairement la notion de référence à des actes de langage et en posant une représentation sémantique possible et réaliste du phénomène. J'exposerai (ou rappellerai) ensuite les problèmes théoriques que pose ce genre de référence en sémantique. Je proposerai finalement une solution de formalisation dans le cadre de la SDRT (Asher & Lascarides, 2003).

2 Référence aux actes de langage

Les mini-discours (1–3) comportent des expressions anaphoriques, *ce* ou *ceci*, qui renvoient manifestement à une « portion » précédente du discours.

- (1) — *Omne viro soli quod convenit esto virile. Omne viri*
— Fi! Monsieur Bobinet, quelles sottises est-ce que vous lui apprenez là?
— C'est du latin, Madame, et la première règle de Jean Despautère. [...]. (Molière)

(2) — Mais je n'ai pas de cœur, je n'ai rien connu au monde qui puisse m'en te nir lieu.

— *Ceci est inexact. (La Révolution surréaliste)*

(3) Allons! Bâille encore. *C'est un ordre.* (St-Exupéry)

Considérons que ces anaphores, en attente de résolution, introduisent dans la représentation formelle un référent x et une équation sous-spécifiée notée $x = ?$. Ainsi en DRT,

x
latin(x)
$x = ?$
...

x
inexact(x)
$x = ?$

x
ordre(x)
$x = ?$

Les antécédents de ces pronoms peuvent être précisés en tenant compte de la nature tripartite des actes de langage que pose Searle (1969) : un acte de langage typique est à la fois

- un acte d'énonciation (production d'une forme linguistique),
- un acte propositionnel (référence et prédication) et
- un acte illocutoire (asserter, questionner, ordonner, etc.).

Le pronom de (1) fait référence à l'objet de l'*acte d'énonciation* (i.e. la chaîne parlée ou écrite) de la phrase précédente. En (2), *ceci* fait référence à la proposition construite par l'*acte propositionnel* de la réplique précédente. Le pronom de (3) quant à lui renvoie directement à l'*acte illocutoire* qui précède. Je considérerai que (3) illustre un cas de référence directe à un acte de langage. Et par conséquent, son équation anaphorique peut être résolue en : $x = \varepsilon$, si l'on admet que le terme ε représente le référent de l'acte de langage réalisé par la phrase « *Bâille encore* ». Par contraste, (1) et (2) mettent en jeu des références indirectes à des actes de langage. Pour (1), x devra être indentifiée à une entité de type « forme linguistique » présente dans le contexte. Mais cela revient à dire qu'il existe dans le contexte un acte de langage tel que sa forme linguistique (i.e. le matériau produit par l'acte en tant qu'acte d'énonciation) s'identifie à x . Il en va de même pour la résolution de (2), à ceci près qu'ici, x doit être indentifiée à une entité de type proposition (introduite par un acte propositionnel du contexte).

3 Problématique

Le problème fondamental qui se pose avec ce type de référence est qu'une expression comme $x = \varepsilon$ (ou $x = \alpha$ avec α dénotant une forme linguistique) n'est *a priori* pas valide dans une théorie de sémantique formelle. En d'autres termes, $x = \varepsilon$ et $x = \alpha$ ne sont pas interprétables, et ceci parce que le formalisme n'est normalement pas en mesure d'assigner une valeur sémantique définie aux termes ε et α .

Il existe (au moins) deux manières de procéder pour résoudre ce problème. La première consiste à voir les pronoms en question comme des déictiques. Je montrerai cependant qu'une telle « hypothèse déictique » n'est pas pleinement satisfaisante théoriquement. La seconde approche va dans le sens de l'hypothèse dite performative, qui fait figurer dans la représentation sémantique d'un énoncé la description de cet énoncé *en tant qu'acte de langage*. Ainsi, en adoptant une

réification Davidsonienne des actions et en respectant la tripartition de Searle, la représentation de la phrase « *il pleut* » énoncée par un locuteur L sera :

$$(4) \exists \varepsilon (\text{asserte}(\varepsilon, L) \wedge \text{pro-pose}(\varepsilon, L, (\exists e, \text{pleuvoir}(e) \dots)) \wedge \text{énonce}(\varepsilon, L, \text{"il pleut"}))$$

Le référent d’acte de langage introduit existentiellement ε peut ainsi faire l’objet d’une reprise anaphorique, conformément aux attentes. Cependant, il a été montré que l’hypothèse performative n’est pas tenable en sémantique formelle, notamment en vertu du célèbre « performadoxe » (Boër & Lycan, 1980)¹. La solution que je vais proposer ici consiste à reformuler des éléments de l’hypothèse performative, mais dans un modèle de sémantique *dynamique* et de manière à échapper fondamentalement au performadoxe.

4 Formalisation

Le formalisme que j’utilise est la SDRT, qui contient un certain nombre d’ingrédients théoriques et formels permettant le traitement du problème. En effet la SDRT se présente comme une théorie de l’interprétation du discours où les représentations sémantiques formelles sont hiérarchisées à l’aide de relations rhétoriques. Chaque constituant discursif est étiqueté par un terme (noté π_i) et c’est sur de telles étiquettes que s’appliquent les relations rhétoriques. Une structure de discours, ou SDRS, est un couple $\langle A, \mathcal{F} \rangle$, où A est un ensemble d’étiquettes et \mathcal{F} une fonction sur A qui définit la hiérarchie de constituants. Si π_i étiquette une phrase (ou proposition) simple, $\mathcal{F}(\pi_i)$ est la formule de sémantique dynamique (ou la DRS) qui la traduit ; si π_i étiquette un constituant complexe, alors minimalement $\mathcal{F}(\pi_i) = R(\pi_j, \pi_k)$, où R est un nom de relation rhétorique. Interpréter un discours (une SDRS) revient à interpréter $\mathcal{F}(\pi_0)$, où π_0 est le « sommet » de la SDRS. Les valeurs sémantiques des expressions sont définies dynamiquement, i.e. en termes de potentiel de changement de contexte ; on note $c[\phi]_{c'}$ pour dire que ϕ modifie le contexte c en un contexte c' . Un contexte est un couple $\langle w, f \rangle$, où w est un monde possible et f une fonction (partielle) d’assignation de l’ensemble des variables vers l’ensemble des entités du domaine. Un point crucial de la SDRT est la règle d’interprétation des connexions rhétoriques. Celle-ci est schématisée en (5).

$$(5) \langle w, f \rangle \llbracket R(\pi_1, \pi_2) \rrbracket_{\langle w', g \rangle} \text{ ssi } \langle w, f \rangle \llbracket \mathcal{F}(\pi_1) \wedge \mathcal{F}(\pi_2) \wedge \phi_{R(\pi_1, \pi_2)} \rrbracket_{\langle w', g \rangle}$$

Par ailleurs, Asher & Lascarides assimilent les étiquettes π_i à des *référents d’actes de langage*, et les relations R à des *types d’actes illocutoires relationnels*. Par conséquent, les deux premières clauses de (4) ont précisément leurs pendants dans le langage de la SDRT : $\text{asserte}(\varepsilon, L)$ revient à $R(_, \varepsilon)$, dès lors que R est une relation assertive (en. *veridical*), et $\text{pro-pose}(\varepsilon, L, \phi)$ revient à $\mathcal{F}(\varepsilon) = \phi$. Pour autant, et en vertu des règles d’interprétation de la SDRT, le performadoxe ne se pose pas : les étiquettes π_i n’interviennent pas en soi dans les conditions de vérités (ou *tests* dans la terminologie dynamique). Seulement, bien que présents dans le formalisme, les référents d’actes de langage ne s’offrent donc pas (encore) à la coréférence sémantique. Pour permettre cela, je propose d’ajouter à la SDRT

¹Poesio & Traum (1997) proposent un traitement équivalent à (4) dans le cadre de la DRT. Ils évitent le piège du performadoxe au prix d’une modification élégante mais profonde du formalisme : le processus d’interprétation sémantique des DRS est *incorporé explicitement* dans les structures de représentation. Par conséquent, cette approche ressortit moins à une théorie sémantique qu’à un système de représentation « méta-sémantique ».

une règle d'interprétation qui traite directement les SDRS (ce qui n'existe pas chez Asher & Lascarides (2003)).

- (6) $\langle w, f \rangle \llbracket \langle A, \mathcal{F} \rangle \rrbracket_{\langle w', g \rangle}$ ssi $\exists h$ t.q. $f \subseteq h \wedge \mathcal{D}_h = \mathcal{D}_f \cup A \wedge \langle w, h \rangle \llbracket \mathcal{F}(\pi_0) \rrbracket_{\langle w', g \rangle}$,
où π_0 est le sommet de la SDRS $\langle A, \mathcal{F} \rangle$, et \mathcal{D} le domaine de définition d'une fonction donnée.

En clair, (6) dit que le contenu d'une SDRS ($\mathcal{F}(\pi_0)$) doit s'interpréter par rapport à une fonction d'assignation h qui fixe les valeurs des référents π_i . Les référents d'actes de langage figurent donc dans le contexte linguistique et deviennent accessibles à la coréférence. En outre, ils n'imposent pas de tests « performatodaux » ; seules les conditions $\mathcal{F}(\pi_i)$ sont évaluées.

Je proposerai également un second ajout au formalisme de la SDRT pour permettre de résoudre pareillement la référence aux formes linguistiques matérielles comme en (1). Je montrerai de plus que l'introduction de ces formes peut être calculée compositionnellement par un mécanisme de λ -(s)DRT.

5 Conclusion

L'enjeu principal de cette communication est finalement de rendre à l'hypothèse performative la consistance théorique et sémantique qui lui manquait. L'entreprise est possible en faisant usage de la spécificité de la sémantique dynamique. Il en résulte un renforcement de l'efficacité de traitement de la cohérence discursive, ce que j'étaierai également en montrant la compatibilité de la présente proposition avec le traitement d'autres phénomènes comme notamment les anaphores mentionnelles (Corblin & Laborde, 2001), les renvois tels que *ci-dessus/dessous/contre...*, l'usage de *ici* et *maintenant* dans les argumentations, etc.

Références

- Asher, N. & Lascarides, A. (2003). *Logics of Conversation*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Boër, S. E. & Lycan, W. G. (1980). A performatod in truth-conditional semantics. *Linguistics & Philosophy*, 4, 71–100.
- Corblin, F. & Laborde, M.-C. (2001). Anaphore nominale et référence mentionnelle : *le premier, le second, l'un et l'autre*. In W. de Mulder, C. Vet, & C. Vettters (eds.), *Anaphores pronominales et nominales. Etudes pragma-sémantiques*, pp. 99–121. Amsterdam : Rodopi.
- Poesio, M. & Traum, D. R. (1997). Conversational actions and discourse situations. *Computational Intelligence*, 13(3), 309–347.
- Searle, J. R. (1969). *Speech Acts*. London : Cambridge University Press.
- Stalnaker, R. C. (1978). Assertion. In P. Cole (ed.), *Syntax and Semantics 9*, pp. 315–332. Academic Press.